

Georgia State University

ScholarWorks @ Georgia State University

World Languages and Cultures Theses

Department of World Languages and Cultures

5-8-2020

Etude Sur le Roman D'apprentissage Français du Xixème

Fabienne Payoute

Follow this and additional works at: https://scholarworks.gsu.edu/mcl_theses

Recommended Citation

Payoute, Fabienne, "Etude Sur le Roman D'apprentissage Français du Xixème." Thesis, Georgia State University, 2020.

doi: <https://doi.org/10.57709/17531420>

This Thesis is brought to you for free and open access by the Department of World Languages and Cultures at ScholarWorks @ Georgia State University. It has been accepted for inclusion in World Languages and Cultures Theses by an authorized administrator of ScholarWorks @ Georgia State University. For more information, please contact scholarworks@gsu.edu.

ETUDE SUR LE ROMAN D'APPRENTISSAGE FRANÇAIS DU XIXÈME

by

FABIENNE SHARON PAYOUTE

Under the Direction of Eric Le Calvez, PhD

ABSTRACT

L'objectif de ce mémoire est de se focaliser sur les romans d'apprentissage français du XIXème siècle, pour cela nous allons comparer trois différents romans dont *Le Père Goriot* écrit par Honoré Balzac, *L'Éducation Sentimentale* de Gustave Flaubert ainsi que *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Dans un premier temps, nous nous focaliserons sur l'apprentissage de la vie d'adulte faite par nos trois jeunes protagonistes. Ces trois romans décrivent les idéaux et les ambitions qui représentent les aspirations de toute leur génération. Nous analyserons aussi les autres personnages, la dualité province-capitale et quelques divers événements historiques venant s'ajouter aux décors qui ont pour but de créer des œuvres sociologiques car la société dans laquelle ils ont évolués les a transformés.

INDEX WORDS: Bildungsroman, roman d'apprentissage, désillusion, déterminisme, roman sociologique.

ETUDE SUR LE ROMAN D'APPRENTISSAGE FRANÇAIS DU XIXEME

by

FABIENNE SHARON PAYOUTE

A Thesis Submitted in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree of

Master of Arts

in the College of Arts and Sciences

Georgia State University

2020

Copyright by
Fabienne Sharon Payoute
2020

ETUDE SUR LE ROMAN D'APPRENTISSAGE FRANÇAIS DU XIXEME

by

FABIENNE PAYOUTE

Committee Chair: Éric Le Calvez

Committee: Gladys Francis

Robin Huff

Electronic Version Approved: 09 Apr. 2020

Office of Graduate Studies

College of Arts and Sciences

Georgia State University

May 2020

DEDICATION

A ma fille Anaïs Lydie

ACKNOWLEDGEMENTS

Merci à tous mes professeurs du Département des Langues du Monde et de la Culture de l'université Georgia State d'Atlanta aux États-Unis d'Amérique. Merci aussi à toute ma famille qui a fait preuve du plus grand des dévouements pour m'aider à finaliser ce mémoire. Et encore un grand merci à tous mes élèves du Lycée Redan High School qui m'invitent à améliorer mes techniques pédagogiques et qui sont aussi une grande source d'inspiration.

TABLE OF CONTENT

ETUDE SUR LE ROMAN D'APPRENTISSAGE FRANÇAIS DU XIXEME.....	I
ACKNOWLEDGEMENTS.....	V
I. INTRODUCTION.....	1
II. PREMIERE PARTIE : DES PERSONNAGES PLEIN D'AMBITIONS.....	4
1.1 Le contexte « socio-parisien » de la bourgeoisie sociale décrit dans les trois œuvres :	4
1.1.1 Frédéric : un provincial projeté dans la bourgeoisie parisienne.....	4
1.1.2 Julien : élévation sociale par le talent et l'éducation.....	7
1.1.3 Rastignac : un provincial cherchant à infiltrer la haute société.....	11
1.2 Le parcours des personnages :	12
1.2.1 Une province à fuir à tout prix.....	12
1.2.2 La capitale.....	13
1.2.3 Une capitale qui façonne ces personnages.....	15
1.3 Similitudes et différences des trois personnages :	17
1.3.1 Frédéric et Rastignac se ressemblent.....	17
1.3.2 Julien est un personnage qui a ses propres caractéristiques.....	18
1.3.3 Tous ces personnages sont ambitieux.....	19
III. DEUXIEME PARTIE : L'APPRENTISSAGE S'ACQUIERT PAR LE BIAIS D'AUTRES PERSONNAGES.....	21
1.4 Eugène.....	21
1.4.1 L'introduction à la haute société par Madame de Beauséant.....	21
1.4.2 Vautrin : l'antithèse d'Eugène.....	23

1.4.3	Eugène qui se réinvente au fil de son apprentissage.....	26
1.5	Frédéric	28
1.5.1	L'introduction à la haute société par Madame Dambreuse	28
1.5.2	Les amis de Frédéric sont des antithèses de celui-ci	29
1.5.3	Les vices de Monsieur Arnoux	30
1.6	Julien.....	31
1.6.1	Le séminaire et l'armée napoléonienne	31
1.6.2	Le Marquis de La Mole.....	32
1.6.3	L'arrivisme de Julien assouvie par ses conquêtes.....	33
IV.	TROISIEME PARTIE : DES PROTAGONISTES SCULPTÉS PAR UNE	
	SOCIETE BOURGEOISE CORROMPUE.....	35
1.7	Romans circulaires	35
1.7.1	La société reste inchangée, les protagonistes spectateurs de celle-ci.....	35
1.7.2	Protagonistes aux idéaux enterrés	35
1.7.3	Autres personnages secondaires qui représentent un microcosme fatal	36
1.8	Les jeunes hommes formatés par cette bourgeoisie	38
1.8.1	Frédéric : petit bourgeois.....	38
1.8.2	Julien : déterminisme.....	39
1.8.3	Rastignac : blasé par ce Paris superficiel	41
1.9	La déception du roman d'apprentissage	43
1.9.1	Renoncement de soi et échec.....	43
1.9.2	La société plus forte que l'individu	43
1.9.3	Amertume et cynisme : dans tous les excipits.....	46
V.	CONCLUSION	48

VI. Bibliographie.....51

I. INTRODUCTION

Les romans d'apprentissage sont des grands classiques de la littérature, cependant ils ont vraiment acquis leurs lettres de noblesses avec l'œuvre *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* écrite par Johann Wolfgang von Goethe, et depuis ce roman culte du XIXème siècle, les romans d'apprentissage sont appelés *Bildungsroman*. Le genre littéraire du *Bildungsroman* est un roman d'apprentissage qui a sa propre structure. Selon François Jost, la terminologie des *Bildungsroman* est ce qu'on « pourrait, [ou] on devait même rappeler le sens premier de *Bildung*, synonyme, jusqu'au dix-huitième siècle, de *Bild*, d'imgo, de portrait. *Bildung* (formation), au sens pédagogique, pour ainsi dire, du terme est un processus par lequel l'être humain devient l'image de l'argent, s'identifie avec son modèle, avec son créateur » (p.98-99). Nous pouvons donc dire qu'à partir du XIXème siècle, le style du *Bildungsroman* fait des émules puisque ce genre de roman est repris par d'autres écrivains partout en Europe où il se développe. Cette quête d'apprentissage faite par de jeunes héros est influencée par des aspects sociologiques selon une époque donnée, et leur psychisme est façonné par toute une société qui les soumet à ses règles préétablies.

Par conséquent, nous allons comparer et analyser trois romans d'apprentissage qui parurent en France au XIXème siècle et qui appartiennent tous au mouvement du réalisme : *Le Rouge et Le Noir*¹ de Stendhal publié en 1830, *Le Père Goriot*² de Balzac publié en 1835 et *L'Éducation sentimentale*³ de Flaubert qui parut en 1869. Bien que ces trois ouvrages eussent été écrits par trois auteurs différents et que ces trois œuvres parurent sur une période totale de plus

¹ *Le Rouge et le Noir* sera cité ainsi: *Le RN*

² *Le Père Goriot* sera cité par ces initiales: *Le PG*

³ *L'Éducation sentimentale* sera cité par l'acronyme : *L'ES*

de quarante ans, ce qui en terme de génération équivaldrait à deux générations si l'on considère que la durée d'une génération s'étend sur deux décennies et l'on pourrait supposer qu'il y a de grandes différences entre ces romans puisque chaque nouvelle génération se veut être iconoclaste de la précédente. Pourtant ces trois ouvrages ont bien plus de similitudes que de différences.

Dans chacun des trois romans, le protagoniste est un jeune homme : Julien Sorel pour *Le RN*, Eugène de Rastignac pour *Le PG* et Frédéric Moreau pour *L'ES*. Tous quittent leur province pour Paris. Tous ont des idéaux plein la tête. Tous veulent s'élever socialement. Par conséquent, ces trois romans partagent les caractéristiques du *Bildungsroman* et Jost dans ses travaux cite la définition du *Bildungsroman* selon Goethe qui doit « présenter un certain libre jeu des forces antagonistes, le monde et l'individualité, laquelle, au cours de la confrontation, se mue en personnalité, terme qui implique un caractère moral, » et nos trois romans *L'ES*, *Le PR* et *Le RN* obéissent à ces critères-là (p.103).

Nos trois protagonistes Frédéric Moreau, Eugène de Rastignac et Julien Sorel obéissent tous les trois aux caractéristiques du *Bildungsroman* puisqu'à travers le synopsis, nos trois héros façonnent leur égo, c'est-à-dire le *Moi freudien*, et leur apprentissage est guidé par d'autres personnages plus âgés qui sont plus expérimentés sur la vie. Ces autres personnages connaissent les rouages de la haute société, société dont nos héros ont de vagues idées sur son fonctionnement. Ces autres personnages aident nos protagonistes dans leur processus d'aspiration, à savoir que cela consiste à les élever socialement afin d'acquérir une certaine notoriété et respectabilité ainsi qu'un confort financier. En un seul terme, *s'embourgeoiser*.

Dans ce mémoire, nous allons dans une première partie analyser leurs ambitions, ce qu'ils ont de commun et de différent, puis, dans une deuxième partie, nous examinerons les

personnages secondaires qui aident nos jeunes héros à grandir, puis en dernière et troisième partie, nous feront le bilan sur le legs fait par la société bourgeoise à nos trois personnages principaux.

II. PREMIERE PARTIE : DES PERSONNAGES PLEIN D'AMBITIONS

1.1 Le contexte « socio-parisien » de la bourgeoisie sociale décrit dans les trois œuvres :

1.1.1 *Frédéric : un provincial projeté dans la bourgeoisie parisienne*

Une des caractéristiques du roman d'apprentissage est le thème du voyage car les jeunes protagonistes sont emmenés à se couper de leur environnement familial, ou leur environnement d'enfance pour aller chercher leur quête d'apprentissage. Selon un ouvrage collectif sur *Le Roman d'apprentissage en France au XIXème siècle*, le « cheminement [des protagonistes] dans l'espace et le temps du roman va s'opérer du *connu* (le milieu d'origine) vers l'*inconnu* les femmes et hommes qu'ils vont rencontrer et avec qui ils vont se lier, au risque de rompre les liens qui les unissaient auparavant à leurs parents » (p.11). Nous pouvons observer la première phrase du livre de *L'ES* qui situe un contexte chronologique et géographique ainsi que la thématique du voyage avant même l'introduction du protagoniste : « Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin, la Ville-de-Montereau, près de partir, fumait à gros tourbillons devant le quai Saint-Bernard », suivie d'une description des quais de la Seine avec une foule s'y pressant sur un « petit navire [qui] partit » (p. 49). Le protagoniste est seulement introduit au lecteur par un bref portrait décrivant « sa longue chevelure, » ce qui est une métaphore filée car cela accentue sa jeunesse et ce portrait est décrit en focalisation zéro :

« Un jeune homme de dix-huit ans, aux longs cheveux et qui tenait un album sous son bras, restait auprès du gouvernail, immobile. A travers le brouillard, il contemplait des clochers, des édifices dont il ne savait pas les noms : puis il embrassa, dans un dernier coup d'œil, l'île Saint-Louis, la Cité, Notre-Dame; et bientôt Paris disparaissant, il poussa un grand soupir » (p. 49).

C'est seulement après une très brève description de celui-ci que l'identité du héros est introduite au lecteur, au troisième paragraphe de l'incipit, « M. Frédéric Moreau, nouvellement

reçu bachelier, s'en retournait a Nogent-sur-Seine » (p.49). Par conséquent, le lecteur est tout de suite mis au courant que le protagoniste est un jeune provincial et qu'il ne connaît pas du tout Paris puisqu'il est incapable de reconnaître Notre Dame de Paris alors que si nous pensons d'un point de vue métafictionnel, Frédéric devrait reconnaître l'île Saint-Louis et Notre Dame puisque Victor Hugo a publié Notre de Dame de Paris en 1831 et que dans l'histoire de Flaubert nous sommes en 1841. Cet argument n'est point fantaisiste si l'on pense que Flaubert appartient au mouvement du réalisme et il est mentionné par William Duval que l'*ES* « is also frequently cited and used as historical document, » par conséquent, Frédéric ne connaît rien de Paris et sa culture générale se limite à son baccalauréat qui lui offre l'opportunité d'aller étudier le droit dans la capitale (p. 349). Puis les rêveries de Frédéric continuent toujours en focalisation zéro car c'est une invitation de la part du narrateur à présenter les idéaux de Frédéric lorsque celui-ci se projette dans sa future vie estudiantine, une fois qu'il sera installé dans la capitale par une énumération utopiste en un rythme ternaire, il est dit qu'il « pensait à la chambre qu'il occuperait là-bas, au plan d'un drame, à des sujets de tableaux, à des passions futures » (p. 50). Frédéric est quelque peu empreint du romantisme et il est aussi à noter que Frédéric est l'ambassadeur de cette jeune génération déçue par l'Empire car ses idéaux peineront à se réaliser, et il est dit qu'il « trouvait que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tardait à venir. Il se déclama des vers mélancoliques » (p. 50).

Frédéric a un ami d'enfance appelé Charles Deslauriers. Celui-ci est déjà quitté leur internat l'an passé et tous deux ont de grands projets car « ils entreprendraient un grand voyage avec l'argent que Frédéric prélèverait sur sa fortune, à sa majorité. (...) ils auraient des amours de princesses dans des boudoirs de satin, ou de fulgurants orgies avec des courtisanes illustres » (p. 64). Ces deux amis idéalisent leurs futures vies parisiennes faites de débauches dont le grand

qu'en-dira-t-on de province leur imposait un grand interdit, et cette province ainsi que la moralité de l'Empire sont représentés dans leur lycée par « Monsieur le censeur⁴ [qui] prétendait qu'ils exaltaient mutuellement » (p. 65). Pourtant Frédéric a dû abandonner dans un premier temps son projet de débauche à Paris avec son ami car celui-ci accepte de s'en aller dans la ville de Troyes pour une petite place de clerc de notaire, et le narrateur omniscient ironique, nous dit dans une courte phrase que « C'était le premier de ses rêves qui s'écroulait » (p.65). Par conséquent, dès les deux premiers chapitres, le lecteur est mis au courant non seulement de la psychologie de Frédéric, mais aussi du contexte social que Frédéric symbolise à lui tout seul ; cette jeunesse bourgeoise et provinciale qui rêve de Paris, du Grand Paris. Pourtant Frédéric va de déception en déception, et cela commence par une description avec un narrateur hétérodiégétique qui se moque presque des aspirations de Frédéric car il est dit qu'arrivant à la faculté de droit, il portait « sous son bras un buvard tout neuf, il se rendait à l'ouverture des cours. » Et cela fait contraste avec la masse de « Trois cents jeunes gens, nu-tête, [qui] emplissaient un amphithéâtre ou un vieillard en robe rouge dissertait d'une voix monotone ; des plumes grinçaient sur le papier» (p. 73). Nous pouvons voir que c'est l'université de *l'ennui* car le professeur est désuet puisque c'est un homme âgé et qui a une voix « triste », et à cela s'ajoute, dans une description hyperbolique frisant la caricature puisque le bruit des plumes, même si l'amphithéâtre est rempli par beaucoup de personnes, ne peut générer de tels bruits. A cela, le narrateur dit que Frédéric se « se retrouvait dans cette salle [à] l'odeur poussiéreuse des classes, une chaire de forme pareille, le même ennui ! » (p. 74). Par ces descriptions, nous pouvons donc constater que l'euphorie du jeune provincial se transforme peu à peu en dysphorie.

⁴ Le nom *censeur* appartient le verbe *censurer* qui le plus souvent est utilisé avec les champs lexicaux de la politique et des régimes absolus car il y a toujours une *censure* qui veille à la moralité idéale du régime. Par conséquent, nous pouvons assumer que Monsieur Le Censeur représente aussi la censure de l'Empire.

1.1.2 Julien : élévation sociale par le talent et l'éducation

Monsieur de Rênal qui est un petit notable de province et aussi le maire de Verrières qui souhaite recruter un précepteur pour ses enfants. Monsieur le curé est janséniste⁵ et Julien est son protégé car il continue de l'aider à améliorer son latin et il le recommande comme professeur de latin à Monsieur le maire car « ce Sorel étudie la théologie depuis trois ans, avec le projet d'entrer au séminaire² ; il n'est donc pas libéral⁶, et il est latiniste, » ce qui est une bonne recommandation au temps de La Restauration (p. 52). Et pourtant il est dit que « Julien ne faisait paraître devant lui que des sentiments pieux, » le lecteur est très vite avertit que Julien est faux (p.66). Et ce même narrateur qui sarcastiquement se confie au lecteur, « Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune ? », Julien est faux et c'est un petit arriviste (p. 66). Et là encore, il est dit dès les premiers chapitres du livre que Julien est fourbe. Sa frêle apparence physique quelque peu efféminée le dévalorise pour le travail manuel mais elle attire aussi la sympathie de bien des gens à l'exception de sa propre famille, qui le dénigre car il est différent des autres parce qu'avant d'avoir été le protégé de Monsieur le curé, Julien a reçu une éducation quelque peu informelle.

Dans un premier temps, c'était un chirurgien bonapartiste⁴ pensionnaire de son père qui l'initia au latin et l'histoire, et à la mort de celui-ci il reçut en héritage sa légion d'honneur et quelques livres dont parmi lesquels il y avait les *Confessions de Rousseau* et le *Mémorial de*

⁵ Les jansénistes étaient un mouvement de moines chrétiens à bout de souffle au cours du XIX^{ème} siècle. Ce mouvement rejette l'autorité pontificale. Les jansénistes avaient une réputation d'excellents latinistes et avaient une discipline de fer en obéissant à des forts principes moraux.

⁶ Le terme « libéral » en ces temps-là fait référence aux bonapartistes.

Saint Hélène. Plus particulièrement, le *Mémorial de Saint Hélène* occupe la fonction de bible qu'il n'a de cesse de lire et relire, alors qu'il est supposé aider son père et son frère à la scierie. Puis l'éducation qu'a reçu Julien est dépréciée par son père car il est un « vaurien de fils » et son père est entrain de s'adresser à son fils lorsque le curé et Monsieur de Rênal viennent le débaucher à la scierie, « tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? » (p. 56-57). Par conséquent, il y a dépréciation de la part du père de Julien sur le savoir intellectuel en général et seule l'habileté manuelle y est louée car, « Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel » (p.57). Certes un narrateur omniscient nous dit qu'il « eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même » (p. 57). D'ailleurs lorsqu'il s'adresse à Julien, il le dénigre, « Eh bien, paresseux ! tu liras toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? » (p. 57). Tout en continuant à l'interpeller sur son incompetence, il se dit « Dieu sait ce qu'il va me faire ! » (p. 58). Il y a donc une relation conflictuelle entre le père et le fils et ce même père qui connaît quelque peu la sournoiserie de son fils s'engage dans un dialogue avec celui-ci car il n'arrive pas à comprendre la raison pour laquelle Julien est engagé par Monsieur de Rênal :

« — RÉPONDS-MOI sans mentir, si tu le peux, chien de *lizard*⁷; d'où connais-tu Mme de Rênal, qu'en lui as-tu parlé ?
 — Je ne lui ai jamais parlé, répondit Julien, je n'ai jamais vu cette dame qu'à l'église.
 — Mais tu l'auras regardée, vilain affronté ?
 — Jamais ! Vous avez qu'à l'église je ne vois que Dieu, ajouta Julien, avec un petit air hypocrite, tous propre, selon lui, à éloigner le retour des taloches » (p. 60).

Dans ce court dialogue nous pouvons constater qu'il n'y a pas seulement un conflit entre Julien et son père mais dont celui-ci connaît bien l'hypocrisie de son fils. Il y a aussi le narrateur

⁷ Selon les éditions Flammarion, «L'injure est grande: outre qu'il emploie le terme de « chien », Sorel accole le suffixe péjoratif « -ard » au mot liseur (au XIX^e siècle, personne qui lisait beaucoup). »

qui, en focalisation externe, décrit « un petit air hypocrite » et cela ajoute du poids aux allégations de son père. Par conséquent, dès le début le lecteur est averti que Julien est un petit Tartuffe⁸ qui dans ses pensées se dit, « Maintenant il est vrai, avec cet habit noir, à quarante ans, on a cent mille francs d'appointements et le cordon bleu comme M. l'évêque de Beauvais », puis Julien est une comparaison à un démon appartenant au folklore allemand, car il est dit :

« se dit-il en riant comme Méphistophélès⁹ (...) je sais choisir l'uniforme de mon siècle. Et il sentit redoubler son ambition et son attachement à l'habit ecclésiastique (...) Peu à peu l'agitation de Julien se calma ; la prudence surnagea. Il se dit, comme son maître Tartuffe, dont il savait le rôle par cœur :» (p. 402).

Et pour aller plus loin, il y a l'intertextualité qui cite l'œuvre de Molière, *Tartuffe* :

« Je puis croire ces mots un artifice honnête.

 Je ne me firai point à des propos si doux,
 Qu'un peu de ses faveurs, après quoi je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire.

TARTUFFE, acte IV, scène v. » (p. 402)

Par conséquent, nous savons que Julien n'est pas chrétien mais il est seulement un bluffeur latiniste, et il a poussé son hypocrisie jusqu'à son paroxysme lorsque dans un grand cynisme, il cite l'œuvre de Molière car Tartuffe est son seul vrai maître d'apprentissage, il est très fier de ne pas avoir la foi. Julien est un faux-dévoit comme son héros Tartuffe.

Grâce aux livres de Julien, le père Sorel a su habilement négocier un excellent salaire de quatre cents francs payés d'avance chaque premier du mois auprès de Monsieur de Rênal. Un

⁸ C'est une référence au faux dévot qu'était Tartuffe. C'est le protagoniste d'une pièce de théâtre de Molière qui utilisait la religion pour s'élever socialement. Il est appelé *faux-dévoit* et le personnage de Julien dans le *RN* partage ces même caractéristiques.

⁹ Dans le folklore germanique, Méphistophélès représente un démon.

peu plus tard, tout vêtu de son habit noir de précepteur, Julien est présenté à Madame de Rênal, lorsqu'un narrateur en focalisation interne ironise :

« S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue était au-dessus de toutes les prévisions de Julien: dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme » (p. 71).

Ce commentaire de la part du narrateur omniscient fait référence aux clichés idéalisés de Julien. Le « bel uniforme » n'est certainement l'uniforme noir du précepteur janséniste, mais l'uniforme rouge de l'armée napoléonienne partie en campagne en Espagne, et c'est aussi une expression clichée puisque « avoir des châteaux en Espagne » signifie ne rien posséder du tout si ce n'est que d'alléguer de supposés patrimoines immobiliers dans de lointaines terres, par conséquent, personne ne peut le contester. Cela aussi symbolisent le déplacement et les terres exotiques alors que Julien se trouve toujours dans le canton de Verrières, et cela suggère que Julien a une envie d'exil. Ce qu'il finira par accomplir lorsqu'il travaillera pour le marquis de La Mole et ce qui est aussi une des caractéristiques du roman français d'apprentissage du XIXème siècle et selon Corinne Hubner-Bayle, l'énergie tient une place primordiale dans les romans de Stendhal car elle officie comme une *morale stendhalienne* car « plus que l'ambition, c'est elle qui pousse le personnage à agir, à partir de chez lui (...) pour rejoindre un idéal. Elle est une forme de courage, d'intelligence, de séduction aussi » (p. 61). Cependant lors de l'incipit Julien n'a pas d'autre ambition que celle de rejoindre la Grande Armée alors que c'est le courage d'avoir appris le latin qui va lui ouvrir les portes d'un avancement social, et que pour s'élever dans la société, Julien est épris d'un certain arrivisme puisque « tout à coup Julien cessa de parler de Napoléon (...) [car] Julien ne faisait paraître devant lui que ses sentiments pieux, » par conséquent Julien est un petit hypocrite car il sait que son employeur Monsieur de Rênal a une

sainte horreur du Petit Caporal (p.66). Puis un des idéaux de Julien est son exil de Verrières. Pour cela, il obéit à la même caractéristique que Frédéric car « pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières » car « aujourd'hui, on voit des prêtres, de quarante ans, avoir cent mille francs d'appointments, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon » (p.67). Par conséquent, tout ce qui intéresse Julien est de s'élever dans la société et cela peut se faire par l'habit noir du prêtre, ou bien l'uniforme rouge de l'armée, et selon Donald Vitrine un des aspects de la personnalité de Julien c'est ce que Carl Jung définit par le « shadow archetype » car il s'agit d'un « moral problem that challenges the whole ego-personality (...) To become conscious of it involves recognizing the dark aspect of the personality (...) [and] with Julien Sorel acceptance of criticism is problematical since the beginning » (p.155). Ce qui est compréhensible car Julien est un « objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père, » par conséquent nous pouvons constater que durant toute sa vie à Verrières, Julien a développé un ressenti envers sa famille car celle-ci représente une microsociété qui a régenté l'enfance et l'adolescence de celui-ci dans le mépris le plus total (p. 58). Puis Julien continue d'haïr puisque chez Monsieur de Rênal « il méprisait profondément les gens avec qu'il vivait, et en était haï, » ce qui montre que Julien a une incapacité d'attachement et la haine et le dédain sont son leitmotiv (p.88).

1.1.3 Rastignac : un provincial cherchant à infiltrer la haute société

Ce qui est intéressant avec le roman de Balzac c'est que notre protagoniste Rastignac n'apparaît pas immédiatement puisque l'incipit est la description de la pension parisienne tenue par la veuve Vauquer et c'est aussi à partir de cette pension-là que Rastignac fera deux rencontres primordiales comme celle du Père Goriot et de Vautrin. Il se liera aussi d'amitié avec

un autre pensionnaire qui est un jeune étudiant en médecine et qui se prénomme Christophe, et la pension sera aussi dans ce lieu où il rencontrera les filles du Père Goriot. Par conséquent, il est permis de s'interroger si Balzac en intitulant l'apprentissage d'Eugène Rastignac, *Le Père Goriot* et non pas Eugène Rastignac s'il eut voulu suggérer que l'apprentissage de la vie bourgeoise parisienne eut été secondaire car Eugène de Rastignac apparaît pour la première fois dans le livre à la page soixante-et-onze du livre et un narrateur en focalisation interne décrit :

« Sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades à prendre dans la faculté l'avait laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. (...) Un étudiant se passionne alors pour des niaiseries qui lui paraissent grandioses. (...) Eugène avait subi cet apprentissage à son insu, quand il partit en vacances, après avoir été reçu bachelier ès lettres et bachelier en droit. Ses illusions d'enfances... » (p. 71).

Voilà comment Rastignac est introduit au lecteur car le narrateur utilise le champ lexical de l'enfance en décrivant l'état d'esprit de cet étudiant en première année de droit puisqu'il y découvre la « niaiserie, » et il a des « illusions d'enfances. » De ce fait, il est aussi suggéré, dès l'introduction de ce personnage, que lorsqu'il débarque à Paris, il arrive avec des « illusions » naïves parce qu'elles sont puériles.

1.2 Le parcours des personnages :

1.2.1 Une province à fuir à tout prix

Une des caractéristiques de ces trois romans est l'apprentissage des mœurs de la bourgeoisie et de la noblesse parisienne. Nos trois protagonistes sont des provinciaux. Ils se devaient de quitter leur région pour débarquer à Paris et commencer un apprentissage qui ne peut réellement se faire qu'à Paris puisque c'est à la capitale que la plupart des institutions y sont centralisées et cela inclut aussi le pouvoir politique. Une fois arrivés dans la capitale, ils se lient d'amitié avec d'autres personnages qui vont les initier et les guider dans une société superficielle

où seul l'apparat et la réussite sociale comptent. Le but de leur apprentissage est de s'élever socialement, de faire une place au sein de la bourgeoisie.

Frédéric est un provincial en exil car à Paris « Il se sentait comme perdu dans un monde lointain » (p. 76). Puis la ville de Paris est un révélateur de l'humeur de Frédéric puisque Paris est personnifiée et métaphoriquement mécanisée car cette ville reste encore impersonnelle à Frédéric, c'est une grande inconnue:

« Mais le soleil se couchait, et le vent froid soulevait des tourbillons de poussière. Les cochers baissaient le menton dans leur cravates, les roues se mettaient à tourner plus vite, le macadam grinçait ; et tous les équipages descendaient au grand trot la longue avenue, en se frôlant, en se dépassant, s'écartant les uns de autres, puis sur la place de la Concorde, se dispersaient. Derrière les Tuileries, le ciel prenait la teinte des ardoises. Les arbres du jardin formaient deux masses énormes violacées par le sommet. Les becs de gaz s'allumaient; et la Seine, verdâtre dans toute son étendue, se déchirait en moires d'argent contre les piles de ponts » (p. 76).

1.2.2 *La capitale*

C'est une métropole qui n'attend personne. Paris est une grande inconnue avec ses métonymies qui finissent par épouser les sentiments de notre protagoniste car dans *L'ES*, « le pavé était gras, la brume tombait, et il lui semblait que les ténèbres humides, l'enveloppant descendaient indéfiniment dans son cœur » (p. 77). Cependant, la plupart du temps Paris éblouit tous nos protagonistes. Au livre second du *RN*, pendant que Julien se rend à Paris chez le Marquis de la Mole, il entend une conversation entre deux amis qui attise sa curiosité car l'un d'eux dit qu'il « fuit l'abominable vie que l'on mène en province » alors que l'autre personne critique Paris car il dit « A Paris, j'étais las de cette comédie perpétuelle, à laquelle oblige ce que vous appelez la civilisation du dix-neuvième siècle.(...) Je vais chercher la solitude et la paix champêtre au seul lieu où elles existent en France, dans un quatrième étage donnant sur les Champs-Élysées » (p. 294-296).

Frédéric utilise la Seine lors de ses déplacements de Paris à sa province ou de sa province à Paris, par conséquent, l'on peut affirmer que le fleuve de la Seine revêt une certaine importance dans *L'ES* puisque c'est en navigant sur ce fleuve que Frédéric a son « apparition » : sa première rencontre avec Madame Arnoux (p. 53). Cette Seine, servira de métonymie, et le narrateur omniscient décrit la Seine en crue comme elle est, c'est à dire qu'il y a de l'eau sale et boueuse, et c'est mis en opposition avec l'euphorie provinciale de Frédéric quand soudainement la laideur du fleuve devient fraîcheur : « La Seine, jaunâtre, touchait presque au tablier des ponts. Une fraîcheur s'en exhalait. Frédéric l'aspira de toutes ses forces, savourant ce bon air de Paris » (p. 172).

Frédéric est aussi ébloui par le train de vie que ses amis bourgeois ont, et en particulier celui de Mr. Arnoux. Lorsque celui-ci l'emmène pour la première fois chez Mademoiselle Rose-Annette Bron, prénommée Rosanette, qui est dans un premier temps la maîtresse de Mr. Arnoux et dont celle-ci ouvre la porte de son appartement pour les inviter dans son bal, il est dit que « Frédéric fut d'abord ébloui par les lumières » puis cela est suivi d'une énumération faite de divers tissus luxueux car « il n'aperçut que la soie, du velours, des épaules nues, une masse de couleurs qui se balançait aux sons d'un orchestre caché par des verdure, entre des murailles tendues de soie jaune, avec des portraits au pastel, çà et là, et des torchères de cristal en style Louis XVI » (p. 187). Frédéric fait aussi la connaissance lors de ce bal d'autres lorettes¹⁰ dont une certaine Mademoiselle Loulou une « célèbre danseuse des bals publics. » Bien que Frédéric ayant rêvé avec Deslauriers d'une vie mondaine dépravée dans la capitale, il est dit en focalisation zéro que « Frédéric, en regardant ces personnes, éprouvait un sentiment d'abandon,

¹⁰ Une *Lorette* était du temps de Flaubert une de ces demi-mondaines qui vivait dû coté de Notre de Dame de Lorette dans le neuvième arrondissement de Paris et celles-ci parfois arrivait à acquérir une certaine notoriété dans le Paris mondain.

un malaise » parce que « Ces élégances, qui seraient aujourd’hui des misères pour les pareilles de Rosanette, l’éblouirent ; et il admira tout » (p. 190). Par conséquent, nous constatons que Frédéric se lasse très vite de ses études de droit mais il est ébloui par un Paris plus déluré et en même temps il n’arrive pas à trouver sa place au sein de ce microcosme bourgeois.

Dans *Le PG*, les premières soixante-et-dix pages décrivent Paris. L’incipit est consacré à la description de la pension de Madame Vauquer dont son établissement et ses hôtes représentent le microcosme parisien. Cette pension se situe « entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon » ce qui est antithétique et ironique puisque le Val-de-Grâce est un mouroir pour soldats et le Panthéon est un monument où seul *les grands hommes* y sont enterrés. Et entre ces deux monuments il y a les autres hommes, dont les hôtes de la maison, car « sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle le temps (...) [où] Voltaire, rentré à Paris en 1777 » (p. 45-46). Puis il y a une peinture ternies représentant le festin donné au fils d’Ulysse par Calypso, et « Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne, » (p. 47). Nous pouvons donc constater le contraste qu’il y a entre *Le PG* et le *RN* ainsi que *L’ED*. Dans *Le PG* la capitale ne fait pas vraiment rêver car la plupart de ses occupants n’appartiennent pas au beau monde, c’est seulement Rastignac qui est éblouie. Et quant à la pension, c’est le purgatoire alors que dans *L’ES* et le *RN*, la capitale suscite le rêve mais une fois qu’ils y sont c’est la dysphorie alors qu’avant de connaître Paris, il y a l’horrible province où rien ne se passe et la capitale où tout se passe.

1.2.3 Une capitale qui façonne ces personnages

L’héritage de Frédéric lui permet de se loger dans un petit hôtel « au coin de la rue Rumford » et lui permet de s’acheter « tous à la fois, le coupé, le cheval, les meubles et deux

jardinières, » ce qui lui confère le privilège de recevoir sa maîtresse qui n'est autre que Rosannette et dont il a les moyens de l'entretenir (p. 203). Par conséquent, l'on peut constater que Frédéric gagne peu à peu ses galons au sein de cette société bourgeoise. Pourtant ce même Paris est un Paris de débauche du côté de Notre Dame de Lorette, et un artiste rencontré à tout hasard s'écrie, « Ah ! j'ai t'y ri, j'ai t'y ri, Dans ce gueusard de Paris ! » (p. 137). Dans ce quartier il y a une maison close prénommée l'Alhambra et bon nombres de personnages se rencontrent dans ce lieu-dit. Dans *L'ES*, lorsque Frédéric a une conversation avec Hussonnet qui critique vivement le mouvement du romantisme. Hussonnet aperçoit des romans sur les étagères de l'appartement de Frédéric, il y voit un de « Hugo et un autre de Lamartine, [et] il se répandit en sarcasmes sur l'école romantique. Ces poètes-là n'avaient ni bon sens ni correction, et n'étaient pas Français, surtout ! » (p. 89). Pour Hussonnet, ces poètes ne sont pas français car ce sont des exilés politiques et le romantisme est critiqué à cause de ses idéaux et des espérances des jeunes gens. Frédéric est le parfait protagoniste romantique car qu'il éprouve un amour platonique et obsessionnel pour Madame Arnoux. C'est pour cela que « Frédéric fut blessé dans ses prédilections ; il avait envie de rompre » son amitié avec celui-ci (p. 89).

Quant à Julien Sorel protagoniste du *RN*, et lorsque celui-ci traverse la bibliothèque du Marquis de La Mole avant de pénétrer dans son office, un narrateur omniscient s'adresse directement au lecteur : « ô mon lecteur, aussi triste que magnifiques (...) Ils redoublèrent l'enchantement de Julien. Comment peut-on être malheureux, pensait-il, quand on habite un séjour aussi splendide ! » (p. 306-307). Nous pouvons constater que Julien admire l'opulence du Marquis et que cette opulence apparaît être une des caractéristiques des notables parisiens, et pourtant Julien ne laisse rien paraître au Marquis car celui-ci se dit à propos de Julien « Les

autres provinciaux qui arrivent à Paris admirent tout, pensait le marquis ; celui-ci hait tout » (p. 346). Julien par son exception, est tout de suite admiré et respecté par le Marquis de la Mole.

Quant à Rastignac, lorsqu'il mange à la table de Beauséant, il est époustouflé par « sa table [qui] offrait donc un double luxe, celui du contenant et celui du contenu. Jamais semblable spectacle n'avait frappé les yeux d'Eugène, qui dînait pour la première fois dans une de ses maisons où les grandeurs sociales sont héréditaires » (p.157). Normalement, Rastignac n'a pas sa place sociale car c'est un petit noble-bourgeois provincial. Ce qui n'est même pas un statut social si on le compare à cette haute bourgeoisie parisienne dont le but ultime est l'anoblissement car de richesse ils n'en ont que trop.

1.3 Similitudes et différences des trois personnages :

1.3.1 Frédéric et Rastignac se ressemblent

Frédéric et Rastignac sont deux jeunes hommes venus faire leur droit à Paris. Frédéric sera licencié alors qu'il n'est pas dit si Rastignac finira son cursus universitaire. Pour Frédéric faire son droit à Paris représente plutôt une opportunité de faire des connaissances ou de trouver un bon parti car il est sur le point de toucher un héritage qui lui garantira une certaine aisance matérielle alors que pour Rastignac ses études de droit représentent le salut pour sa famille car c'est un noble ruiné. Sa famille place de grands espoirs dans son éducation. C'est pour cela que Frédéric a les moyens de louer un petit appartement alors que Rastignac est contraint de vivre dans une modeste pension. Tous les deux vivent au centre de Paris dans le quartier Latin et/ou Saint Germain des Près.

Frédéric et Rastignac vont vite réaliser que ces études de droit ne vont réellement les mener nulle part si ce n'est être qu'un petit avocat ou un petit juge de province, et retourner vivre

en province est la pire des horreurs qui puisse leur arriver. Par conséquent, tous deux délaissent très vite les amphithéâtres de la faculté pour se consacrer à leurs occupations sociales car ils sont éblouies par les fastes du beau monde de Paris et ils réalisent que des études de droit peuvent tout au mieux leur fournir une position de maire ou de juge de campagne. Bien que Rastignac ne fasse aucun héritage, il dépouille toute sa famille de ses économies pour le *paraître*, par conséquent nous pouvons faire l’assertion que la vie parisienne bourgeoise nécessite quelques rentes diverses, ce que Rastignac n’a pas et ce que Frédéric a. Tous les deux réussiront leur apprentissage à leur manière puisque Frédéric jouira de son large héritage et Rastignac deviendra l’amant de Delphine.

1.3.2 Julien est un personnage qui a ses propres caractéristiques

Le portrait de Julien nous y est décrit lorsque Monsieur de Rênal, accompagné de Monsieur Chélan, le curé du village, fait la connaissance de Julien à la scierie de son père. Julien Sorel est faible. Il n’a pas aucune force physique et au quatrième chapitre du premier livre l’on y fait un portrait de celui-ci qui frise la caricature. On lui confère une sorte de naïveté dont l’adjectif « petit » crée une hyperbole car c’est « un petit jeune homme, » et dont « [u]ne taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. » Donc avec cette brève description de sa jeunesse ajoutée à sa frêle silhouette ; c’est une manière de la part du narrateur de nous présenter Julien comme un personnage qui décevra car il est faible. D’ailleurs son apparence frêle est mélangée avec de la laideur car il est dit qu’il a « des traits irréguliers » et « des cheveux châtain-foncé » dont une métaphore qui décrit sa chevelure de « plantés fort bas, » ce qui se réfère à une sorte de rangée d’arbre qui « lui donnaient un petit front, et » se terminant en un rythme binaire, « dans des moments de colère, un air méchant. » Cependant, il est dit quelques lignes plus loin que « sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies

parmi les jeunes filles » (p. 58-59). Par conséquent l'on sait très vite que Julien sera un séducteur bien que la nature ne l'ait pas réellement avantagé physiquement. Puis c'est sa folie qui le mènera à l'échafaud y cela y est annoncé par le biais de ses « yeux baissés (...) De grands yeux noirs¹¹, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu¹², étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce » (p. 58-59).

1.3.3 Tous ces personnages sont ambitieux

L'ambition est partout. Elle est partout car nous savons que nos héros veulent réussir car bon nombre de leurs entourages est aussi attaché au mode de vie bourgeois. Dans les trois œuvres il y a plusieurs bals et ceci sont un moyen d'étaler les richesses de ses organisateurs et quant aux invités cela est une opportunité de briller par des vêtements d'apparat. Par conséquent, la plupart des personnages sont vénaux. Selon, Donald Vidrine, Julien veut faire fortune mais pour cela il doit cacher son adoration pour Napoléon durant la période de la Restauration car pour en arriver à son objectif, il doit se renier, ce qui implique qu'il se montre arriviste et calculateur dans un même temps.

Renier ses origines et ses penchants politiques pour arriver tout en haut et épouser Mathilde de La Mole, ce n'est plus de l'ambition mais de l'arrivisme. Nous pouvons donc penser que l'ambition de Julien est sa perte. Quant à Frédéric, il réussit grâce à son statut de bourgeois et son héritage, mais si l'on place Frédéric en ambassadeur de sa génération, l'on peut

¹¹ Bien que le titre du livre *Le Rouge et Le Noir*, les couleurs rouges et noires symbolisent l'uniforme de l'Armée Napoléonienne qui a du rouge et le noir fait référence au clergé. Cependant, il est permis de s'interroger si les couleurs du rouge et du noir servent de métonymie. Lire la note numéro 13.

¹² Le « noir » de ses yeux opposé « au feu, » qui cet élément est le plus souvent symbolisé par la couleur rouge est un signe annonciateur de la personnalité caractérielle de Julien qui peut passer du calme à la folie. Folie qui le mènera à attenter aux jours de Madame de Rênal.

penser que ses ambitions sont ratées puisque la Commune est un fiasco, et en même temps il finit tout seul, petit bourgeois dans sa petite province. Et quant à l'ambition de Rastignac, cela se cantonne à être l'amant de Delphine et à parader dans tout Paris.

III. DEUXIEME PARTIE : L'APPRENTISSAGE S'ACQUIERT PAR LE BIAIS D'AUTRES PERSONNAGES

1.4 Eugène

1.4.1 *L'introduction à la haute société par Madame de Beauséant*

Eugène Rastignac a une lointaine cousine qui a réussi socialement car celle-ci s'est mariée à un noble, et selon Rastignac, « il venait de reconnaître en Mme la vicomtesse de Beauséant l'une des reines de la mode à Paris » (p.73). Et c'est pour cela que dans un premier temps Rastignac négligera ses études de droit car « Si d'abord il voulut se jeter à corps perdu dans le travail, séduit bientôt par la nécessité de se créer des relations, il remarqua combien les femmes ont l'influence sur la vie sociale et avisa soudain à se lancer dans le monde, afin d'y conquérir des protectrices » (p. 72). De plus, il voit que sa chère cousine ne se cache point avec son amant portugais, le marquis d'Ajuda-Pinto car son mariage avec le vicomte est le fruit d'un arrangement et leur vie extraconjugale fait partie de leur contrat de mariage. Eugène est un jeune provincial qui découvre cette noble bourgeoisie ainsi que ses codes par le biais de sa cousine, et lorsqu'il rencontre pour la première fois le marquis, il est dit en focalisation zéro : « Voilà, se dit-il, un homme au coupé ! Mais il faut donc avoir des cheveux fringants, des livrées et de l'or à flots pour obtenir le regard d'une femme de Paris ? » (p.107). Par conséquent l'apprentissage de Rastignac se fait dans un premier temps dans le salon de sa cousine car tout ce beau monde attire la convoitise de Rastignac à appartenir à celui-ci. C'est pour cela qu'Eugène convoite une des filles du Père Goriot qui s'appelle Mme de Restaud et un narrateur troisième personne, ironise sur la situation en se confiant au lecteur :

« La vicomtesse s'intéressa vivement à l'étudiant pour une réponse d'ambitieux. Le Méridional en étaient à son premier calcul. Entre le boudoir bleu de Mme de Restaud et

le salon rose de Mme de Beauséant, il avait fait trois années de ce *droit parisien* dont on ne parle pas, quoiqu'il constitue une haute jurisprudence sociale qui, bien apprise et bien pratiquée, mène à tout » (p.110).

Cette citation est importante car il y est écrit en italique le « *droit parisien* » ce qui n'existe pas vraiment puisqu'il n'y a pas de spécialité en « droit parisien, » et il est à noter qu'aller faire son droit à Paris est une excuse pour aussi un autre protagoniste puisqu'il s'agit de Frédéric dans *L'ES* qui part faire aussi son droit à Paris. Par conséquent, puisque ces deux protagonistes sont des petits bourgeois, il semble que l'excuse idéale pour aller vivre à la capitale, ce sont des études de droits qui ouvrent bien des portes. Comme nous pouvons le voir, Rastignac avec sa lointaine cousine est introduit dans les sphères de la haute société parisienne car Paris est la centralisation de tous les pouvoirs. C'est pour cela que lorsqu'il côtoie ce milieu mondain et par le biais des boudoirs il est dit qu'il « avait fait trois années de ce *droit parisien* » car le vrai apprentissage se constitue dans ses boudoirs et non dans les amphithéâtres.

Madame de Beauséant va parrainer Rastignac lorsque celui-ci lui confie qu'il a les yeux de posés sur Mme de Restaud et pendant qu'il essayait de demander à sa cousine à jouer les entremetteuse, sa parole est coupée par le majordome et l'étudiant « fit le geste d'un homme violemment contrarié. » La vicomtesse lui donna son premier conseil à voix basse, « Si vous voulez réussir (...) d'abord ne soyez pas aussi démonstratif, » car il ne faut pas oublier que *Le PG* appartient à la *Comédie humaine* (p.110). Il faut donc savoir jouer ! Puis ils continuent leurs dialogue :

« il vous faut dire, madame, que je ne suis encore qu'un pauvre diable d'étudiant, bien seul, bien pauvre...

—Ne dites pas cela, monsieur de Rastignac. Nous autres femmes, nous ne voulons jamais de ce dont personne ne veut.

— Bah ! fit Eugène, je n'ai que vingt-deux ans, il faut savoir supporter les malheurs de son âge » (p.112).

Par ce quelques échanges verbaux avec sa cousine, nous voyons un Rastignac ébloui par le beau monde de la capitale. L'on voit qu'il convoite d'être l'amant d'une de ces bourgeoises mais l'on s'aperçoit très vite qu'il est maladroit et que la vicomtesse est sa meilleure alliée car elle lui apprend les espérances de ces dames et le guide dans l'art et la manière d'initier les flirts. Autre point important au sujet de la vicomtesse. Elle sait tout sur le tout Paris et elle le met dans la confiance sur ce qui s'est passé entre le Père Goriot qui a été renié par ses gendres et donc indirectement par ses filles lorsque celui-ci n'a plus eu le sous, et c'est aussi pour cela qu'Eugène a rencontré le père Goriot dans la pension Vauquer, et cela a aussi provoqué des « larmes [qui] roulèrent dans les yeux d'Eugène (...) qui n'en était qu'à sa première journée sur le champ de bataille de la civilisation parisienne » (p.114). Puis Madame de Beauséant continue de lui apprendre à se faire aimer. Lorsqu'ils sont tous deux au théâtre et que Delphine de Nucingen est assise au balcon en face d'eux, Rastignac n'a de cesse de la regarder, et sa cousine le rappelle à l'ordre : « Si vous continuer à la couvrir de vos regards, vous allez faire scandale, monsieur Rastignac. Vous ne réussirez à rien, si vous vous jetez ainsi à la tête des gens » (p. 159). Comme nous pouvons le constater, Madame Beauséant est la chaperonne de son cousin. Elle lui apprend comment s'y prendre dans l'art de faire la cour.

1.4.2 Vautrin : l'antithèse d'Eugène

Vautrin comme la sonorité de son nom le suggère est un vaurien. C'est un évadé des bagnes qui séjourne dans la même pension qu'Eugène. Nous pouvons dire que Vautrin ressemble quelque peu à Eugène si l'on pense que c'est un provincial qui sûrement avait des ambitions

vingt ans plus tôt mais dont son arrivisme l'a conduit à suivre les chemins escarpés de l'illégalité. Par conséquent c'est une personnage qui a du vécu, et la jeunesse d'Eugène qui lui ouvre toutes les portes le rend envieux et lui donnent un projet qui peut faire d'Eugène un des plus riches parisiens, et par la même occasion qui peut racheter une seconde vie à Vautrin. Lorsque Vautrin se présente au jeune Méridional il lui dit : « Vous allez en entendre bien d'autres ! J'ai eu des malheurs. (...) Voilà ma vie antérieure en trois mots. Qui suis-je ? Vautrin. Que fais-je ? Ce qui me plaît. Passons. (...) Je suis ce que vous appelez un artiste. (...) Je n'obéis à rien » (p. 139-140). Il n'a pas de règles car Vautrin est un voyou et il s'avère être aussi très cynique. Puis Vautrin va se laisser aller à prédire l'avenir tout tracé de Rastignac, *l'étudiant en droit* et cela implique que la situation de celui-ci est très *cliché*:

« vous pourriez dans un tribunal de province. Vers trente ans, vous serez juge à douze cents francs, si vous n'avez pas encore jeté la robe aux orties. Quand vous aurez la quarantaine, vous épouserez quelque fille de meunier, riche d'environ six mille livres de rente. Merci. Ayez des protections, vous serez procureur du roi à trente ans, avec mille écus d'appointement, et vous épouserez la fille du maire. (...) J'ai l'honneur de vous faire observer de plus, qu'il y a que vingt procureurs généraux en France, et que vous êtes vingt mille aspirants au grade (...) Le baron de Rastignac veut-il être avocat ? Oh ! joli. (...) Mais vous serez malheureux comme les pierres d'égout avec une femme que vous aurez épousée ainsi. (...) » (p. 142-143).

Puis il vient avec une solution dont, seule la jeunesse de Rastignac, peut lui offrir, et pour cela il lui fait comprendre que toutes les opportunités se présentent à lui, et il lui dit : « Voilà le carrefour de la vie, jeune homme, choisissez. » Puis il continue à faire le portrait de Rastignac au vitriol car Vautrin l'observe depuis un certain temps déjà puisque tous les deux sont les pensionnaires de madame Vauquer, bien que jusqu'à ce moment-là ils ne se parlaient que peu, et d'après les prédictions et les conseils de Vautrin, nous pouvons penser que Vautrin est l'antithèse de Rastignac car lui n'a pas réussi. Puis il ne s'arrête pas de parler, toujours lui prodiguant des conseils tous pleins d'amertumes :

« L'honnêteté ne sert à rien. (...) La corruption est force, le talent est rare. Vous verrez (...) Vous verrez (...) Vous verrez (...) Vous verrez (...) les trafics qui se font pour des amants (...) Aussi l'honnête est-il l'ennemi commun. Mais croyez-vous que soit l'honnête homme est celui qui se tait, et refuse de partager. (...) Si donc vous voulez promptement fortune, il faut être déjà riche ou le paraître. Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups. (...) Tirez vos conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est. (...) l'homme est le même en haut, en bas, au milieu » (p. 146).

Vautrin se dit aussi « grand poète » et il lui propose un Vaudeville avec un faux duel qui tuerait le frère de Mlle Victorine et celle-ci serait le meilleur parti du tout Paris car « papa Vautrin » sera grâce à cet impromptu vaudeville « M. Quatre-Millions, citoyen des États-Unis » puisque « le cœur d'une pauvre fille malheureuse et misérable est l'éponge la plus avide à se remplir d'amour, » puis Vautrin informe Eugène que Victorine est amoureuse de lui et Vautrin se qualifie d'un « don Quichotte, [car il] aime à prendre la défense du faible contre le fort » (p.146-148).

Bien qu'Eugène éprouve de l'aversion pour Vautrin et qu'il ne s'engagera pas dans le complots de celui-ci, ce qui les rendraient tous deux riches, Vautrin est un vieux Rastignac, et c'est pour cela qu'il prend une figure paternelle auprès de notre protagoniste car son discours est un résumé du monde hypocrite parisien. Il lui montre que *le droit* n'ouvre pas vraiment les portes, si ce n'est que les portes d'une petite vie médiocre d'un provincial déjà toute tracée. Puis il fait l'apologie de la malhonnêteté, et bien qu'Eugène est quelque peu outré par l'esprit machiavélique de Vautrin, Eugène n'est certes pas un grand exemple d'honnêteté surtout lorsque l'on pense à quoi cela a servi l'argent que toute sa famille lui a envoyé ? A se faire tailler de nouveaux habits. Peut-être que la fameuse expression que Vautrin lui enseigné lors de la leçon précédente : *Le paraître riche* a fait des émules. Cependant, il n'est à aucun moment dit qu'Eugène refuse de suivre Vautrin dans ses plans car Vautrin se fera arrêter de nouveau. Il

disparaîtra donc de la vie d'Eugène, et puis c'est surtout parce que Rastignac a déjà posé son dévolu sur Delphine et que par conséquent, la pauvre Victorine lui est complètement invisible.

1.4.3 Eugène qui se réinvente au fil de son apprentissage

Eugène se réinvente au fil de son apprentissage car dès les premières déceptions passées avec sa cousine la vicomtesse qui le confronte au dur monde parisien, Eugène décide, coûte-que-coûte, qu'il arrivera à être l'amant de Delphine, une des filles du Père Goriot. Pour cela, il est dit que la sage « vicomtesse avait eu raison. L'étudiant n'étudia plus. (...) Il s'était fait le raisonnement que se font la plupart des étudiants. Il réservait ses études pour le moment où il s'agirait de passer ses examens » et il passa le plus clair de son temps à essayer d'en savoir le maximum sur le Père Goriot et ses filles afin de parvenir à son ultime objectif, devenir l'amant de Delphine (p.124).

Pour cela, il reproduira le même comportement qu'ont les filles Goriot avec son père auprès de sa mère et ses sœurs puisqu'il va leur envoyer une lettre qui leurs quémande de l'argent alors qu'elles en ont peu, tout comme le père Goriot. Ces deux lettres envoyées, sont décrites ainsi par une métaphore filée : « Ces deux frêles papiers contenaient un arrêt de vie ou de mort sur ses espérances » (p.129). Sa famille cède à sa requête et lorsque sa mère lui envoie de l'argent, elle lui fait part de ses espérances :

« Mon cher enfant, je t'envoie ce que tu m'as demandé. (...) mais quelle nature sont-ils donc pour te faire craindre de me les confier ? (...) Sois prudent, cher enfant. Tu dois être sage comme un homme, les destinées de cinq personnes qui te sont chères reposent sur ta tête. (...) Mon cher Eugène, aime bien ta tante, je ne dirai ce qu'elle a fait pour toi que quand tu auras réussi ; autrement, son argent te brûlerait les doigts. (...) Fasse que le ciel tu réussisses ! (...) j'ai su ce que c'était que d'être pauvre, en désirant la fortune pour la donner à mon enfant » (p. 129-30).

Puis c'est autour de sa sœur de répondre à sa demande :

« Agathe, qui est économe, et entasse ses écus comme une pie. Elle avait deux ans francs ! Moi, mon pauvre amis, je n'ai que cinquante écu. Agathe a été charmante. Elle m'a dit « Envoyons les trois cents cinquante francs, à nous deux ! » Ma mère est allée mystérieusement à Angoulême avec ma tante, et toutes deux ont gardé le silence sur la haute politique de leur voyage. (...) De grandes conjectures occupent les esprits dans l'état de Rastignac. Ma tante nous a laissé soupçonner que tu avais du succès dans le monde » (p.132-33).

D'après les deux réponses reçues par Rastignac, toute sa famille consent à lui envoyer une forte somme d'argent car Eugène suscite l'espoir d'aider sa famille à s'élever socialement. Quant à la mystérieuse tante, il n'est jamais mentionné si celle-ci est la mère de la vicomtesse puisque celle-ci est la cousine de Rastignac mais tout permet de le penser puisque sa sœur a eu des échos sur la supposée réussite d'Eugène à Paris. Cependant, elles ne sont pas au courant que cette forte somme d'argent va être dépensée chez divers tailleurs car l'histoire *de vie ou de mort*, selon Eugène, est de rester un provincial venu faire réellement son droit à Paris aux yeux de sa famille, alors qu'il se mourrait d'envier de faire un trousseau du parfait dandy parisien, là, c'est vivre ! Et dans un style indirect libre, il se dit : « Oh ! oui, se dit Eugène, oui, la fortune à tout prix ! (...) Quinze cent francs ! se dit-il après une pause. Il faut que chaque pièce porte coup ! » (p.133). Le narrateur ironise sur la situation et nous décrit la brève euphorie mêlée à de l'insouciance de la part de Rastignac:

« Le monde était à lui ! (...) Quinze cent francs et des habits à discrétion ! En ce moment le pauvre Méridional ne douta plus de rien, et descendit au déjeuner avec cet air indéfinissable que donne à un jeune homme la possession d'une personne quelconque. (...) Enfin, l'oiseau naguère sans ailes a retrouvé son envergure. (...) il ne sait plus ce que signifie le mot *misère*. Paris lui appartient tout entier.» (p. 134).

Nous assistons donc à une transformation qui n'est pas seulement physique car Eugène devient un dandy mais aussi éthique car Eugène se laisse corrompre par les folies de Paris. Sa famille lui donne le maximum d'argent car elle a placé des espérances sociales sur le dos d'Eugène, et cet

argent lui servira à savoir manier les armes car nous sommes à l'époque des duels, donc il se doit d'acquérir cette compétence-là pour satisfaire son statut social pour plaire à toutes ces parisiennes.

1.5 Frédéric

1.5.1 *L'introduction à la haute société par Madame Dambreuse*

Frédéric va être invité chez les Dambreuse tous le mercredis et à ces diners, il y rencontre toute sorte de notables parisiens car il y avait des « gens qu'il y avait là appartenant à la politique ou aux affaires. M. Dambreuse avait aussi invité plusieurs savants, des magistrats, deux ou trois médecins illustres, et il repoussait avec d'humbles attitudes les éloges qu'on lui faisait sur sa soirée et les allusions à sa richesse » (p. 239). De ce dîner, « Il avait vu un ministre. La chose n'était pas facile » (p. 244). Les Dambreuse représentent un ascenseur social pour Frédéric car ils appartiennent à la vieille noblesse, probablement la noblesse d'épée puisque « Monsieur Dambreuse s'appelait de son vrai nom le comte d'Ambreuse ; mais dès 1825, abandonnant peu à peu sa noblesse et son parti, il s'était tourné vers l'industrie (...) Sa femme, la jolie Mme Dambreuse, que citaient les journaux de mode, présidait les assemblées de charité. En cajolant les duchesses, elle apaisait les rancunes du noble faubourg » (p. 70-71). Quant à son épouse, elle mène la haute bourgeoisie et la noblesse du tout Paris. Par conséquent, le couple des Dambreuse vont initier Frédéric à la grande vie parisienne. C'est aussi pour cela que Frédéric commence par porter ses yeux sur Madame Dambreuse qui ne paraît pas être aussi belle que Madame Arnoux puisqu'il « la trouvait charmante, malgré sa bouche un peu longue et ses narines trop ouvertes. Mais sa grâce était particulière » (p. 243). Le portrait succinct de celle-ci frise l'ironie puisque

c'est une façon assez détournée de Flaubert de suggérer une certaine laideur avec deux phrases qui ne devraient en faire qu'une puisque le « Mais » majuscule est une courte phrase faite au style indirect libre. Pourtant un flirt va s'engager entre Frédéric et celle-ci lorsqu'au style indirect, « Elle interpella Frédéric, pour savoir quelles jeunes personnes lui avaient plu. Il n'en avait remarqué aucune, et préférait, d'ailleurs, les femmes de trente ans. » Celle-ci lui répond au style direct, « « Ce n'est peut-être pas bête ! » » (p.245). Madame Dambreuse lui sert de mentor et cette réplique illustre leur complicité et aussi cela a aussi un double sens : chercher l'adultère car bon nombre de femmes trentenaires sont mariées et cela est aussi une manière implicite de lui faire des avances car Madame Dambreuse appartient à cette catégorie-là et celle-ci deviendra aussi sa maîtresse.

1.5.2 Les amis de Frédéric sont des antithèses de celui-ci

Frédéric et ses amis représentent la jeune génération qui hait l'Empire et qui rêvent de la IIème République. Le plus grand ami de Frédéric s'appelle Deslauriers et c'est son ami d'enfance qui n'a pas le sous et qui vit plus au moins à ses crochets. C'est un républicain et il n'a de cesse de critiquer la monarchie, pourtant celui-ci demande à Frédéric de faire jouer ses relations afin de lui trouver un travail de clerc de notaire. Deslauriers n'est point apprécié de Madame Roque car sans Frédéric, il ne peut subsister. Frédéric a aussi un autre ami artiste qui se prénomme Pellerin, et qui « lisait tous les ouvrages d'esthétique pour découvrir la véritable théorie du Beau (...) [et] se couchait tard, fréquentait les théâtres avec assiduité » (94-95). Et pourtant à l'exception de quelque commandes de ses quelques amis car il peignit l'enfant morte-née qu'ont eu Frédéric et Rosannette, « il n'avait, à cinquante ans, encore produit que des

ébauches, » pourtant, il finira malgré tout par gagner correctement sa vie en devenant photographe aux balbutiements de la photographie (p. 94). Puis il a un autre ami, qui a lui aussi réussi son droit car il est avocat et il s'appelle Martinon. C'est un grand opportuniste, et il arrive à épouser un des meilleurs partis du tout Paris car il se marie avec Cécile qui n'est autre que la fille illégitime de Monsieur Dambreuse. A la mort de son père, elle sera sa grande héritière et Madame Dambreuse ne touchera pas grand-chose. C'est pour cela que Frédéric n'épousera pas sa maîtresse, Madame Dambreuse, une fois que celle-ci est devenue veuve. Frédéric a encore un autre ami, ou plutôt une connaissance, il s'appelle Régimbart et est alcoolique, mais comme Monsieur Arnoux qui l'estime beaucoup dit de lui : « celui-là en sait long, allez ! C'est un homme fort » (p. 97). Il suscite un certain intérêt pour Frédéric et les sentiments que Frédéric a au sujet de Régimbart, sont antithétiques aux compliments de Monsieur Arnoux car un narrateur troisième personne dit : « Frédéric se montra plus cérémonieux pour Régimbart jusqu'à lui offrir de l'absinthe de temps à autre; et quoiqu'il jugeât stupide, souvent il demeurait dans sa compagnie pendant une grande heure, uniquement parce que c'était l'ami de Jacques Arnoux » (p. 97). Régimbart paraît apprécier la vie et paraît être aussi bien naïf alors Frédéric est calculateur et intéressé.

1.5.3 Les vices de Monsieur Arnoux

Monsieur Arnoux est un marchand d'art à la mauvaise réputation et dont le nom de sa boutique peut bien évoquer des doutes quant à l'authenticité des pièces vendues puisque cet établissement est ainsi décrit: « *L'Art Industriel* était un établissement hybride, comprenant un journal de peinture et un magasin de tableaux » (p. 52). Son établissement sera liquidé et il s'improvisera faïencier pour faire encore faillite, et ira se cacher en Normandie. Les Dambreuse

ont beaucoup d'animosité à son égard et quand à Madame Arnoux, Madame Dambreuse trouve qu'elle n'est pas très jolie mais a seulement la qualité de savoir s'apprêter.

Monsieur Arnoux a des mœurs légères et ne s'en cache pas car son argent lui permet d'entretenir une lorette appelée Roseannette. Monsieur Arnoux trompe sa femme à tout va et cela à tendance par écœurer Frédéric qui voit cela comme un affront. Il voit que sa femme lui est fidèle et celui-ci a déjà compris qu'il n'aura jamais Madame Arnoux. Plus tard, Frédéric apprendra que Monsieur Arnoux est ruiné et il lui fera des prêts à plusieurs reprises, et lorsque cette situation pourrait apporter à Frédéric un certain triomphalisme ; il n'en est rien car « La vulgarité de cet homme exaspérait Frédéric. Tout lui appartenait donc, à celui-là ! Il le retrouvait sur le seuil de la lorette (...) D'ailleurs, l'honnêteté d'Arnoux offrant des garanties pour son argent l'humiliait; il aurait voulu l'étrangler » (p. 270). Frédéric a des sentiments mitigés pour Arnoux, parfois il compatit à son sort en lui prêtant de l'argent, parfois il l'énerve et l'offusque, et d'autres fois il en est à le jalouser car il possède ce qu'il ne peut pas posséder : Madame Arnoux.

1.6 Julien

1.6.1 Le séminaire et l'armée napoléonienne

Julien est ébahi par les exploits de la Grande Armée de Napoléon. Cependant ses grands exploits font partis du passé. Par conséquent Julien ne voit plus que son salut dans la religion car pour un fils de bûcheron il n'y a que peu d'échappatoire si celui-ci veut s'élever socialement : c'est en rentrant dans les ordres et Julien trouve deux ecclésiastiques comme protecteurs. Le premier est le curé Chélan qui est vieillissant et qui continu d'instruire Julien en lui donnant des

cours de latin gratuits dans le but de le faire accepter au séminaire et il le recommandera au séminaire. L'on peut voir que lorsque Julien rentre au séminaire, c'est comme si celui-ci entrait au purgatoire:

« Il vit de loin une croix de fer doré sur la porte ; il approcha lentement ; ses jambes semblaient de dérober sous lui. Voilà donc cet enfer sur la terre, dont je ne pourrai sortir ! (...) Un silence de mort régnait dans toute la maison. (...) L'émotion et la terreur de Julien était telles qu'il lui semblait être sur le point de tomber. Un philosophe eût dit, peut-être en de trompant : C'est la violente impression du laid sur une âme faite pour aimer ce qui est beau » (p. 225-227).

Julien ne veut pas du séminaire mais c'est le seul endroit qui veut de lui et c'est pour cela qu'entre « ces joues rouges et ce front blanc, brillaient deux petits yeux noir faits pour effrayer le plus brave (...) en attachant de nouveau sur lui un œil terrible » (p. 227). Julien se présente à l'abbé Pirard avec une lettre de recommandation de l'abbé Chélan. Quelque temps plus tard lorsque L'abbé Pirard s'apercevra de l'intelligence de Julien, il le présentera au Marquis de la Mole.

1.6.2 Le Marquis de La Mole

Avant d'être introduit chez le Marquis de La Mole par l'abbé Picard, celui-ci dit à Julien : « Ce qu'il y a de singulier, ajouta-t-il en regardant Julien, c'est que le marquis vous connaît... Je ne sais comment. Il vous donne, pour commencer, cent luis d'appointements. C'est un homme qui n'agit que par caprices, c'est là son défaut ; il luttera d'enfantillages avec vous (...) Mole doit vous mépriser d'abord, parce que vous n'êtes qu'un petit bourgeois » (p.298). Puis celui-ci continue de conseiller Julien : « Le marquis n'aime pas les écrivains, je vous avertis ; c'est sa seule antipathie. Sachez le latin, et le grec si vous pouvez, l'histoire des Égyptiens, des Perses,

etc., il vous honorera et vous protégera comme un savant. Mais n'allez pas écrire une page en français (...) il vous appellerait écrivain, et vous prendrait en guignon » (p. 331). Ses conseils vont s'avérer payant car le Maquis va lui confier l'administration de ses terres de Normandie et de Bretagne. Il lui fera sa garde-robe car les vêtements de Monsieur de Rênal sont jugés beaucoup trop classiques et austères ; ils étaient tous noirs. Toutes ses intentions et les promotions de Julien finiront par lui monter à la tête.

1.6.3 L'arrivisme de Julien assouvie par ses conquêtes

Julien plaît et c'est pour cette raison-là que le parcours de celui-ci est non conventionnel. Il vient presque de nulle part, si ce n'est un petit village du Jura où il est fils de bûcheron, malgré cela, il a de la chance de rencontrer un ancien chirurgien de la Grande Armée qui l'initie au latin. Il est assez intelligent pour que le curé du village le prenne sous son aile et lui ouvre les portes du séminaire dont son directeur le présentera au marquis de La Mole. Celui-ci devient le secrétaire personnel du marquis, mais là où la séduction de Julien excelle, c'est avec les femmes car ce sont les femmes qui permettent à Julien de s'élever socialement.

Cela commence par madame de Rênal avec laquelle il entretient une liaison et qui finit par lui donner confiance en lui. Il y a aussi Mathilde de La Mole dont le titre et ses richesses feraient du fils du bûcheron de Verrières un des plus grands notables parisiens. Mais en même temps ce sont les femmes qui le compromettent puisque c'est la bonne de madame de Rênal qui révèle la liaison secrète qu'entretiennent Julien et madame de Rênal. C'est aussi une lettre de Madame Rênal qui parvient au Marquis de La Mole qui compromet l'union de Julien et de Mathilde car il est qualifié de coureur de jupon. C'est aussi cette même lettre qui pousse Julien à revenir à Verrières et son impulsivité qui le pousse à tirer sur Madame de Rênal. Par conséquent,

il est donc permis de se questionner si les femmes ont certes dans premier temps aidées Julien
mais ces même femmes le mènent tout droit à sa perdition.

IV. TROISIEME PARTIE : DES PROTAGONISTES SCULPTÉS PAR UNE SOCIETE BOURGEOISE CORROMPUE

1.7 Romans circulaires

1.7.1 La société reste inchangée, les protagonistes spectateurs de celle-ci

A la fin des trois romans d'apprentissage la société reste inchangée. Dans *L'ES*, au chapitre sept de la troisième partie, Frédéric et son ami de toujours Deslaurier bavardaient et ils s'étaient « réconciliés encore une fois, par fatalité de leur nature qui les faisait toujours se rejoindre » (p.548). Cela commence comme cela finit car à la première partie du livre et au deuxième chapitre, Deslaurier passait ses étés dans la maison de Frédéric. Par conséquent c'est un roman circulaire à la seule différence qu'à la fin nos deux protagonistes ne sont plus des adolescents mais des hommes ayant accumulés un certain vécu. Ils sont blasés. Quant à l'intrigue de *L'ES*, cela se résume par le coup de foudre que Frédéric a eu pour Madame Arnoux lors de son voyage sur la Seine. Rien ne s'est passé et nous apprenons au dernier chapitre que Madame Arnoux est veuve depuis l'an passé, donc libre, mais cela n'intéresse plus Frédéric puisqu'il sait que celle-ci vit en Italie avec son fils. Et pour ce qui est du *RN*, le statut social de Julien régresse, d'ouvrier, il devient un guillotiné, toute son impertinence est remise à sa place car tout revient à sa place et le petit Sorel est passé aux oubliettes après le scandale retentissant de son procès. Et quant au *PG*, il se termine comme il commence, Paris reste inchangée et Rastignac s'écrie « A nous deux maintenant ! » (p. 313).

1.7.2 Protagonistes aux idéaux enterrés

Frédéric et ses amis représentent un échantillon d'une jeunesse en plein rébellion et pourtant à l'excipit, tous ses amis se sont bien rangés : « Martinon était maintenant sénateur.

Hussonnet occupait une haute place, où il se trouvait avoir sous la main tous les théâtres et toute la presse. Cisy, enfoncé dans la religion et père de huit enfants, habitait le château de ses aïeux. Pellerin (...) était devenu photographe. [Sénécal] disparu !» (p.548) Tous ses amis se sont rangés. La IIème République est aux oubliettes, à l'exception peut-être de Sénécal qui a disparu ; c'est peut-être un incorruptible ! Ce qui suppose que c'est le seul qui n'a pas changé d'idéaux mais cela reste à la libre interprétation du lecteur.

1.7.3 Autres personnages secondaires qui représentent un microcosme fatal

Les amis de Frédéric sont une représentation du microcosme de La Commune. Il y a un journaliste qui se prénomme Hussonnet et qui sera le témoin du duel raté de Frédéric ; il se moquera de celui-ci et l'humiliera avec un article qui sera publié dans un journal local. Il y a aussi Dussardier qui sera tué lors de la Commune et dont le seul et vrai révolutionnaire n'est autre que Sénécal aux idéaux de gauche et dont personne n'aura plus de nouvelle car il se sera volatilisé depuis la Commune.

Quant à Rastignac, les autres personnages qui représentent le ventre de Paris sont les pensionnaires de la pension Vauquer. Balzac dresse un portrait au vitriol de Madame Vauquer qui est « âgée d'environ cinquante ans, (...) et [qui] ressemble à toutes les *femmes qui ont eu des malheurs*. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichegru, si Georges ou Pichegru¹³ étaient encore à livrer » (49-50). Celle-ci a une cuisinière,

¹³ Selon les Éditions Flammarion, « Georges Cadoudal, chef des Vendéens, et Pichegru, ancien général de la Révolution, complotèrent en 1803 contre Bonaparte. On les dénonça. Cadoudal fut exécuté, Pichegru retrouvé.

« la grosse Sylvie » qui l'assiste dans les diverses taches de la pension, puis la pension à ses locataires qui vivent tant bien que mal. Le premier étage est occupé par la maîtresse de maison et face à elle Madame Couture qui est la veuve d'un commissaire-priseur, ce qui est ironique puisque c'est une veuve qui s'engraisse avec une pension gagné par des saisis et des expulsions. Par conséquent, les deux voisines de palier font la paire. Et plus on va monter les étages de la pension, et plus la misère sociale s'élève.

Au deuxième étage, réside un vieux monsieur prénommé Poiret et un autre pensionnaire qui s'appelle Vautrin et celui-ci sera le formateur de Rastignac. Quant au troisième étage, les habitations sont plus petites, c'est pour cela qu'il y a quatre chambres dont deux étaient vacantes et dont les deux autres résidents sont le Père Goriot et une vieille fille prénommée Mlle Michenneau. A l'exception du Père Goriot qui est un brave homme dont l'amour sans condition pour ses filles l'a mené à sa propre ruine, et c'est pour cela qu'il s'échoue dans ce lieu sordide où tous ses habitants représentent différentes misères sociales puisque Vautrin est un voyou qui sera dénoncé par Mlle Michenneau et Monsieur Poiret. Par conséquent, cette pension est un des théâtres de *La Comédie Humaine*.

Quant aux personnages secondaires du *RN*, il s'agit de la foule. La foule qui admire Julien dans la parade qui fut organisée lors de la visite de l'évêque d'Agde. Dans ce cas-ci, c'est une foule qui admire, alors que la foule qui l'attend lors de son procès est une foule vengeresse : le petit Sorel, fils du bûcheron de Verrières qui est fait un petit insolent dont son ambition doit

étranglé dans sa cellule » (319). Il est à noter que ces sarcasme balzacien est une de marques de fabrique de la *Comédie Humaine*.

l’emmener tout droit à l’échafaud car son ascension sociale fulgurante dérange l’ordre social préétabli.

1.8 Les jeunes hommes formatés par cette bourgeoisie

1.8.1 Frédéric : petit bourgeois

Frédéric est née bourgeois et cela se voit car il « possédait dans une commode toutes sortes de provisions, des choses recherchées, un nécessaire de toilette » (p. 62). Puis Frédéric n’a pas besoin de travailler car « Il aimait à dormir tard le matin, à regarder les hirondelles, à lire des pièces de théâtre, et, regrettant les douceurs de la maison, il trouvait la vie rude au collège » (p. 63). Frédéric a donc une vie bourgeoise car c’est un mode de vie qui offre tout le loisir des lectures et du repos. Au cours de sa deuxième année de droit, cette paisible vie de bourgeois se voit menacer par quelques dettes contractées par sa mère. Celle-ci lui explique la situation de son avenir incertain de bourgeois. Dans un premier temps sa mère « se dit heureuse de lui voir un état, car ils n’étaient pas aussi riches que l’on croyait ; la terre rapportait peu ; les fermiers payaient mal ; elle avait même été contrainte de vendre sa voiture » (p. 155). Leurs rentes viennent donc des fermes laissées en fermage, alors il est permis de s’interroger pour quelles raisons ces rentes sont menacées ? Et elle se justifie ainsi sur des hypothèques contractées auprès d’un notaire :

« Dans les premiers embarras de son veuvage, un homme astucieux, Mr. Roque, lui avait fait des prêts d’argents, renouvelés, prolongés malgré elle. Il était venu les réclamer tout à coup; et elle avait passé par ses conditions en lui cédant à prix dérisoire la ferme Presles. (...) Bref, il leur restait environ dix mille francs de rente, dont deux mille trois cents à lui, tout son patrimoine ! » (p. 156).

Puis comme une mauvaise nouvelle ne vient toute jamais seule, Frédéric apprend que rien n’est de garanti au sujet de l’héritage de son oncle. Ce qui est ironique car le personnage de

Frédéric ne peut pas être Frédéric sans son statut de bourgeois. Notre narrateur au style indirect libre en un rythme ternaire s'en amuse de la situation « Ruiné, dépouillé, perdu ! » (p. 157). Puis dans une focalisation interne il est dit, « Il maudissait le sort (...) une sorte d'outrage, un déshonneur ; — car Frédéric s'était imaginé que sa fortune paternelle monterait un jour à quinze mille livres de rente, et il l'avait savoir de façon indirecte aux Arnoux » (p. 157). Puis notre narrateur se moque du petit de bourgeois de Frédéric qui risque de ne plus pouvoir exister sans ses rentes en focalisation zéro : « il allait donc passer pour un hâbleur, un drôle, un obscur polisson, qui s'était introduit chez eux dans l'espérance d'un profit quelconque ! Et elle Mme Arnoux, comment la revoir maintenant ? » (p. 157). Nous voyons donc que lorsque son statut bourgeois est temporairement menacé, c'est toute l'existence de Frédéric qui est menacée car il ne connaît d'autre moyen que d'étaler son argent pour posséder Mme Arnoux. Posséder une maîtresse n'est pas l'apanage des pauvres, par conséquent c'est toute l'intrigue de *L'ES* qui est menacée.

1.8.2 Julien : déterminisme

Julien sera une victime du déterminisme zolien et cela l'est implicitement annoncé dans la première partie du *RN* et au chapitre cinq lorsque Julien remarque chez les Rênal une coupure de presse posée nonchalamment sur le prie-Dieu car il y lit, « *Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon le ... (...)* [Puis] au revers on lisait les deux premiers mots d'une ligne, c'étaient : *Le premier pas* » (p. 68). Ces courtes phrases sont une prédiction dans *Le RN* car l'inscription en italique du « *premier pas* » est un détournement de cette expression cliché qui signifie de s'engager dans un flirt ou dans une relation amoureuse le premier. Ce qui fait sens si l'on juxtapose cette expression dans le contexte où se trouve Julien

puisqu'il initiera le premier pas dans sa liaison avec Madame de Rênal et cette analyse peut s'étendre à son exécution puisqu'en faisant *le premier pas* vers celle-ci, il entame le premier pas de sa future condamnation à mort puisque ce sera Madame de Rênal qui sous la pression fera un faux témoignage qui enverra tout droit Julien à l'échafaud. Puis Julien s'interroge, « Qui a pu mettre ce papier-là, dit Julien ? Pauvre malheureux, ajouta-t-il avec un soupir, son nom finit comme le mien... et il froissa le papier » (p. 68). Dans son dialogue intérieur Julien utilise la comparaison du nom de famille finissant de la même façon qu'avec le sien, et cela est un mauvais présage car Julien connaîtra la même fin, et il est aussi surprenant que Julien éprouve de l'empathie pour cette personne alors que notre protagoniste ne possède en aucun cas cette qualité-là, ce qui nous renvoie que Julien voit la destinée scellée sur son supposé double.

Puis pour Julien le port de la soutane représente un autre déterminisme car selon lui, « Moi, pauvre paysan du Jura, se répétait-il sans cesse, moi, condamné à toujours porter ce triste habit noir ! » car comme cela l'a été expliqué plus tôt, Julien porte cet habit pour s'échapper de sa condition sociale mais il le méprise (p. 402). Puis ironiquement il se dit, « Hélas ! vingt ans plus tôt, j'aurais porté l'uniforme comme eux ! Alors un homme comme moi était tué ou *général à trente-six ans* (p.402). Il y a le déterminisme de La Grande Armée car il pourrait être tué mais qu'importe, parce que si la fatalité des champs de bataille l'épargne, il y a une expressions clichés écrite en italique ; il sera fait « *général à trente-six ans* » ! Par conséquent, nous ne pouvons que constater que la soif de réussite pour Julien ne se satisfait que par le succès et si celui-ci n'est pas au rendez-vous, alors il lui importe peu de mourir.

Il y a aussi la commémoration que Mathilde fait chaque 30 avril pour un de ses aïeux, et l'académicien se fait un plaisir de conter l'anecdote à Julien :

« mais ce qui touche M^{lle} Mathilde, ce qu'elle m'a avoué elle-même, il y a sept ou huit ans, quand elle en avait douze, car c'est une tête, une tête !... Et l'académicien leva les

yeux au ciel. Ce qui l'a frappée dans cette catastrophe politique, c'est que la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison de la place de Grève, osa faire demander au bourreau la tête de son amant. Et la nuit suivante, à minuit, elle prit cette tête dans sa voiture, et alla l'enterrer elle-même dans la chapelle située au pied de la colline de Montmartre.

— Est-il possible ? s'écria Julien touché. (p. 376-377)

Julien exprime une certaine sensibilité à un drame qui s'est produit quelques siècles auparavant, mais ce que les lecteurs et Julien ne savent pas encore, c'est que celui-ci connaîtra la même fin. Après son exécution, Mathilde son amante demandera à Fouqué, l'ami de toujours de Julien, d'aller récupérer sa tête et elle lui offrira le plus beau sépulcre. Toutes ces petites anecdotes qui devraient laisser Julien insensible car c'est un être froid, calculateur et arriviste, le bouleversent car ce sont des petits indices qui servent de funestes présages, ce qui implique un certain déterminisme puisque Julien ne pourra pas échapper à son funeste destin : l'échafaud.

1.8.3 Rastignac : blasé par ce Paris superficiel

Rastignac se nourrit des vices du *paraître parisien*. Alors que le Père Goriot est mourant, il décide de se balader le long des Jardins des Tuileries et « cette promenade fut fatale à l'étudiant. Quelques femmes le remarquèrent. Il était si beau, si jeune, et d'une élégance de si bon goût ! » (p. 155). Rastignac oublie que c'est avec l'argent de sa famille qu'il pouvait *paraître*, et il est d'ailleurs comparé à un « Satan aux ailes diaprées,¹⁴ qui sème des rubis, qui jette ses flèches d'or au front des palais (...) il avait écouté le dieu de cette vanité (...) La parole de Vautrin qu'elle fut cynique, s'était logée dans son cœur » (p.155). Nous pouvons voir le glissement du personnage de Rastignac. Méridional, il n'est plus, mais d'apparat il s'est laissé

¹⁴ Il y a là un point commun avec Julien Sorel car lui aussi est qualifié de bête démoniaque. Julien est un Méphistophélès.

corrompre. Et lors du bal donné par sa cousine, Rastignac toujours qualifié d'*étudiant* par le narrateur car ce n'est certes plus un *étudiant en droit* mais un étudiant de ce beau monde parisien ; il est dit que « L'étudiant mesura tout à coup la portée de sa position, et comprit qu'il avait un état dans le monde en étant cousin avoué de Mme de Beauséant » (p.186). Nous pouvons donc voir que l'apprentissage d'Eugène est possible par trois personnes. La marquise qui joue un rôle de mère. Vautrin qui l'a préparé mentalement car c'est son double avec deux décennies de plus, et Rastignac lui-même est entrain d'attraper la grosse tête. Puis il continue à avancer, il devient l'ami et le confident du père Goriot. Bien que celui-ci soit pauvre, alors qu'il fut celui qui sut s'enrichir avec des vermicelles, il lui dit : « Vous réussirez dans la vie. (...) Dieu est juste, voyez-vous ? Je me connais en probité, moi, et puis vous assurer qu'il y a bien peu d'hommes qui vous ressemblent. Vous voulez donc être mon cher enfant ? » (p. 185). Ces paroles exaucent le souhait le plus obscur de Rastignac, surtout, lorsque le père Goriot lui demande s'il veut bien être son fils, ce qui signifie que s'il accepte, Rastignac sera son gendre officieux ; et ce n'est pas sans intérêt, puisque tout ce qui rend heureux le père Goriot c'est de voir ses filles. Cela envoie en même temps un message plus subtil à Eugène, il va triompher de toute cette situation et cela est une évidence lors de l'excipit lorsque Rastignac enterre le Père Goriot.

Rastignac reste seul et par le haut de la colline du cimetière, il a une vue imprenable de Paris et s'écrie, « A nous deux maintenant ! » Puis en focalisation zéro, ainsi se termine le roman du *Père Goriot* : « Et pour le premier acte de défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Mme de Nucingen » (p. 313). Eugène est blasé par ce Paris dont il a appris à dominer ses rouages : il est prêt à l'affronter, tel un toréador.

1.9 La déception du roman d'apprentissage

1.9.1 *Renoncement de soi et échec*

A la fin des trois romans nos trois protagonistes font un âpre bilan sur leurs apprentissages. Frédéric vit de ses rentes, a mangé la moitié de son héritage et devient vieux garçon. Rastignac est l'amant de Delphine et s'aperçoit de toute la laideur de la société parisienne lors des funérailles du père Goriot, mais cela ne l'émeut pas d'avantage car il s'en retourne à sa favorite occupation, c'est-à-dire chez sa maîtresse, Delphine.

Quant à Julien, il réalise enfin qu'il est capable d'aimer. Il aime Madame de Rênal. Il déteste toujours son père et éprouve la plus grande des abjections pour la religion. Julien est le personnage qui dresse le meilleur bilan de son époque car il maudit ce siècle et le romantisme. Et il se le dit dans un monologue qu'il est une victime du romantisme puisqu'il est condamné à mort pour avoir trop aimé.

1.9.2 *La société plus forte que l'individu*

Julien Sorel est un condamné à mort et la mort est sa délivrance car « le mauvais air du cachot [lui] devenait insupportable. » Lorsque son exécution arrive, notre narrateur en focalisation zéro dit, « Par bonheur, le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la nature, et Julien était en vaine de courage. » Puis notre narrateur, en focalisation interne nous décrit la beauté de son ultime journée par une comparaison, « Marcher au grand air fut pour lui une sensation délicieuse, comme une promenade à terre pour le navigateur qui a longtemps été à la mer. » Puis finissant dans un style indirect libre, « Allons, tout va bien, se dit-il, je ne manque point de courage. » Puis notre narrateur en focalisation externe décrit sa mise à mort par cette courte phrase avec un certain cynisme, « Jamais cette tête n'avait été aussi

poétique qu'au moment où elle allait tomber » (p. 603.) Fouqué négocie la dépouille de Julien pour Mathilde et dans « un grand manteau bleu (...) était enveloppé les restes de Julien » (p. 604). Puis Mathilde :

« se jeta à genoux (...) Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau (...) elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front... Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. (...) Elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé. (...) Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais, en Italie » (p. 604-605).

Mathilde fait de Julien un martyr. Son exécution rappelle la crucifixion du Christ et le tombeau de Julien est une grotte, ce qui rappelle l'enfouissement du corps du Christ et pourtant Julien a rejeté la religion car il se dit « Ah ! s'il y avait une vraie religion... Sot que je suis ! (...) Mais quel Dieu ? (...) mais le dieu de Voltaire, juste, bon, infini... » (p. 597-598).

La société est plus forte que les idéaux romantiques.¹⁵ Lorsque Madame Arnoux et Frédéric conversent avec La Bordelaise, qui est une des ouvrières de la faïencerie de Monsieur Arnoux, et dont celle-ci suspecte d'exercer un droit de cuissage, une conversation politique s'immisça entre Frédéric et son ami Sénecal:

« Frédéric murmura :

— « Ah ! pour un démocrate, vous êtes bien dur ! »

L'autre répondit magistralement :

¹⁵ Selon Philippe Chardin il y a du « romantisme de la singularité, de la révolte, de la passion, de l'élection par le malheur s'est perpétué Flaubert bien après ses œuvres de jeunesse et n'a en particulier pas été expurgé de ses deux grands romans [*L'ES* et *Madame Bovary*] modernes ultérieurs. Ce romantisme s'est sans doute seulement ironisé, dépersonnalisé, « socialisé » au sein d'une fiction de type réaliste et il s'est aussi bien sûr stylistiquement assagi » (p. 22).

— « La démocratie n'est pas le dévergondage de l'individualisme. C'est le niveau commun sous la loi, la répartition du travail, l'ordre ! »

— « Vous oubliez l'humanité ! » dit Frédéric.

Mme Arnoux prit son bras ; Sénécals offensé peut-être de cette approbation silencieuse, s'en alla » (p. 285).

La conversation est un débat politique entre Frédéric et son ami de toujours, et un narrateur omniscient nous fait part du langage corporel qu'a Madame Arnoux. Elle prend le bras de Frédéric. Elle se rapproche de lui. Et cela donne l'élan à Frédéric à franchir un pas de plus puisque « le mouvement spontané lui semblait contenir des promesses ; et il demanda, comme pour se réchauffer les pieds, à monter dans sa chambre » (p. 286). Puis tous les deux s'engagent dans une conversation mais le regard austère de Madame Arnoux, l'en empêche de progresser. Alors il se décide à parler *d'amour*. Et dans un discours indirect, il est dit qu'il « cita en preuve les suicides qu'on voit dans les journaux, exalta les grands types littéraires, Phèdre, Didon, Roméo, Des Grieux. Il s'enfermait. (...) Il avait envie de se jeter à ses genoux. (...) [Et] Mme Arnoux lui répliqua :

« — « Quand elle est à marier, on l'épouse ; lorsqu'elle appartient à un autre, on s'éloigne. »

— « Ainsi le bonheur est impossible ? »

— « Non ! mais on ne le trouve jamais dans le mensonge, les inquiétudes et les remords. »

(...)

Il voulut l'attaquer par l'ironie.

— « La vertu ne serait donc que de la lâcheté. »

— Dites de la clairvoyance, plutôt. Pour celles mêmes qui oublieraient le devoir ou la religion, le simple bon sens peut suffire. L'égoïsme fait une base solide à la sagesse. »

— Ah ! quelles maximes bourgeoises vous avez ! » » (p. 286-287).

Par conséquent, l'on peut constater que ce dialogue s'échappe au triomphalisme du conservatisme défendu par Madame Arnoux sur la société bourgeoise, alors que Frédéric défend les idéaux de sa jeunesse par un désir de chambouler les traditions familiales et aussi politiques. C'est pour promouvoir ses idées adultérines que Frédéric utilise le romantisme où l'amour prévaut aux traditions, et dont cet idéal peut mener jusqu'à la mort.

1.9.3 Amertume et cynisme : dans tous les excipits

Lorsque Julien est dans sa cellule, il pense à sa propre mort, et se lance dans un monologue :

« Et pourquoi être encore hypocrite en maudissant l'hypercocrisie ? Ce n'est ni la mort, ni le cachot, ni l'air humide, c'est l'absence de madame de Rênal qui m'accable. Si à Verrières pour la voir, j'étais obligé de vivre des semaines entières, caché dans les caves de sa maison, est-ce que je me plaindrais ? L'influence de mes contemporains l'emporte, dit-il tout haut et avec un rire amer. Parlant seul avec moi-même, à deux pas de la mort, je suis encore hypocrite... Ô dix-neuvième siècle ! » (p. 597).

Julien est une victime du romantisme car il aime une femme mariée et cela le mène à l'échafaud et celle-ci mourra de chagrin trois jours plus tard après l'exécution de Julien car le mal du siècle, est le romantisme ! C'est mourir d'amour.

Pour ce qui est de la triste fin du père Goriot qui fut jadis riche, il reçoit une sépulture de miséreux. Ses filles n'ont daigné le voir pendant son agonie préférant se rendre à un bal. Il est dit que « c'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivants, ni amis, ni parents . (...) Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce qu'on peut avoir pour

soixante-dix francs (p. 311-312). Et il y a une inscription impersonnelle sur sa tombe : « « Ci-gît M. Goriot, père de la comtesse de Restaud et de la baronne de Nucingen, enterré aux frais deux étudiants » (p. 310).

Et quant à Frédéric qui avait dépensé « les deux tiers de sa fortune, » il repense à sa jeunesse avec Deslauriers. Tous les deux s'engagent dans un bref dialogue et font le bilan de leurs vies. Ils réalisent qu'ils sont passés à côté de leurs idéaux de jeunesse. Leurs vie est derrière eux maintenant et cela ne semble pas les déranger pour autant. Et cela en est même ennuyeux et presque risible.

V. CONCLUSION

Comme nous avons émis l'hypothèse, les romans d'apprentissage en France du XIXème sont avant des romans sociologiques car tous les personnages symbolisent une représentation différente des idéologies dominantes de la société parisienne à un moment donné. Le XIXème est une époque de mutation entre les royalistes et les républicains, entre la morale de l'Empire et la « dépravation » de la République, puis il y a une jeunesse qui rêve de changement et dont nos trois héros représentent une nouvelle génération qui apprend autours de ces gens qui représentent cette société et dont ils sont bien plus souvent plus les spectateurs que les acteurs de leur existence car à la fin de chaque histoire c'est la société qui gagne car elle les a formatés dans son moule, ou s'est débarrassée des plus gênants.

Il est aussi à souligner que *L'ES* a beaucoup de similitudes avec *LE PG* et selon un article d'André Vial, *L'ES* représente :

« l'ensemble de l'œuvre et des procédés balzaciens. La substance, ici et là, est la même. La matière du roman flaubertien est, à peu de chose près, emprunté à la *Comédie humaine*. Dans cette œuvre, qui s'avère à coup sûr une des plus originales, une des plus pénétrantes et une dès plus fécondes du siècle Flaubert, il n'est pas outré de le prétendre, n'a pas acclimaté beaucoup de motifs ni de détails d'observation nouveaux » (p. 245).

Certes *L'ES* est inspirée du *PG* mais l'ironie de Flaubert se focalise davantage sur des clichés qui sont le plus souvent écrits en italiques et dont les métonymies finissent par générer des situations ironiques alors que pour Balzac cela aurait plutôt tendance à se rapprocher de Zola. *La Comédie Humaine* a un certain déterminisme zolien dont on a ajouté un certain cynisme plus

communément appelé farce, donc une comédie jouée par une troupe qui s'appellerait la *Société* et dont celle-ci se réfère à la complexité des êtres humains.

Cependant de là à dire par certains critiques que Flaubert s'est largement inspirée du *PG* serait faire abstraction de Goethe puisqu'il a lui-même redéfini le roman d'apprentissage en tant que *Bildungsroman*. Il est aussi à noter que *L'ES* et *LE PG* sont plus ou moins de la même époque si l'on tient en considération le contexte socio-politique, à savoir une bourgeoisie qui rêve d'anoblissement, et dont des études de droits représentent la panacée pour une petite bourgeoisie ou noblesse ruinée depuis la chute de l'Ancien Régime, cela est une des plus grandes différences puisque Rastignac est un noble ruiné et Frédéric est un bourgeois, qui sous le prétexte de venir étudier le droit à Paris, veut se faire un carnet d'adresse, ce qui lui permettrait d'assouvir un certain pouvoir. Par conséquent, nous pouvons conclure que ces deux romans se ressemblent car d'un point de vue sociologique, ils dépeignent une même époque et quant au style des auteurs respectifs ils sont bien différents puisque Flaubert se focalise sur bien plus de descriptions.

Et c'est pour cela que *Le RN* semble différent puisque Julien est un pauvre provincial issue du milieu ouvrier. Certes, c'est son latin qui lui offre l'opportunité de s'élever socialement puisqu'il sera précepteur mais c'est surtout parce que des hommes d'églises croient en Julien, et Julien est un opportuniste. Cependant, l'issue lui sera fatale car Julien sera jugé et exécuté pour un meurtre qu'il n'a pas commis puisque Madame de Rênal a été seulement blessée. Par conséquent, ce rôle d'assassin à la fin du roman place Julien dans une situation sociale inférieure à celle qu'il était puisqu'il vaut mieux être ouvrier que félon, et cette situation de rapproche plus du déterminisme zolien. C'est pour cela que *Le RN* a une deuxième partie en crescendo puisque la deuxième partie s'accélère, Julien est à Paris, et retombe subitement à l'excipit lorsque Julien

est condamné par une société qui ne tolère pas que l'on dérange les ordres établis, à savoir la place du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie et de ses gueux. Finalement l'apprentissage de nos héros de résumé d'avantage à un apprentissage sur le fonction de leur société.

Pour conclure, les romans d'apprentissage français du XIXème sont plutôt des romans sociaux car la société forgent les individus. Elle a le pouvoir de les élever tout comme de les broyer. Quant à Paris la capitale, elle est plus forte que tout. Elle enivre tous nos protagonistes jusque dans leurs vices : les femmes, le jeu, le bluff, le paraître... Paris revêt un rôle de ville de débauche et pernicieuse dont seuls nos deux jeunes bourgeois peuvent réussir car leurs statut social leur a plutôt permis d'en explorer les vices de Paris avec les vices de la bourgeoisie provinciale.

VI. Bibliographie

Textes de références

Balzac, Honoré de, et al. *Le Père Goriot*. GF Flammarion, 2016.

Flaubert, Gustave, and Stéphanie Dord-Crouslé. *L'éducation sentimentale*. GF Flammarion, 2003.

Stendhal, and Marie Parmentier. *Le Rouge et le Noir*. Flammarion, 2013.

Textes critiques

Chardin Philippe. “*Mal du siècle et mal du lieu : bovarysme et romantisme mêlés dans les grands romans modernes de Flaubert.*” *Flaubert : Revue Critique et Génétique*, Jan. 2010. EBSCOhost, search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&AuthType=ip,shib&db=edsdoj&AN=edsdoj.0116a6f300091467dbb14ca0498c5e1e9&site=eds-live&scope=site.

Duvall, William E. « Flaubert’s ‘Sentimental Education’ between History and Literature.” *Historical Reflections/ Réflexions Historiques*, vol. 32, no. 2, 2006, pp. 339-357. JSTOR, www.jstor.org/stable/41299375. Accessed 10 Mar. 2020.

Gantrel, Martine. “*La Rue et ses cris: images du vieux Paris chez Balzac, Flaubert et Zola.*” *The French Review*, vol. 87, no. 1, 2013, pp. 137–152. JSTOR, www.jstor.org/stable/23510974. Accessed 24 Feb. 2020.

in. *Le Roman d'apprentissage en France au XIXe siècle*. (éd. Claude Demay et Denis Pernot, Paris, Ellipses, 1998.

Jost, François. “*La tradition du Bildungsroman.*” *Comparative Literature*, vol. 21, no. 2, 1969, pp. 97-115. JSTOR, www.jstor.org/stable/1769939. Accessed 19 Mar. 2020

Vial, André. “*Flaubert, émule et disciple émancipé de Balzac: ‘L’Éducation sentimentale.*” *Revue D’Histoire Littéraire De La France*, vol. 48, no. 3, 1948, pp.233-263. JSTOR, www.jstor.org/stable/40520685. Accessed 15 Feb. 2020.

Vidrine, Donald R. “The Shadow of Julien Sorel.” *The South Central Bulletin*, vol. 39, no. 4, 1979, pp. 155-158. JSTOR, www.jstor.org/stable/3188503. Accessed 16 Mar. 2020